

Je l'ai connu tôt. Juste après ma naissance. Un cadeau de ma tante. Il collait à mon prénom, Léo. Ce fût le coup de foudre. Je l'emmenais partout. C'était mon ami. C'était mon confident. Un très bon câlineur. Ses doux poils crépus. Le pompon au bout de sa queue. On était inséparables. Du lever au coucher. Toujours là contre moi. J'étais heureux.

Un jour, un chien me le prit. Il le secouait. Ça l'amusait. Pas moi. Vraiment pas. Mes parents l'ont pourchassé. Une éternité. Il l'ont récupéré. En piteux état. Et baveux de surcroît. J'étais toujours triste. Mais un peu moins. Mes parents l'ont réparé. Sa crinière avait disparu. Sa queue était abîmée. Il avait des blessures partout. Je m'en fichait. Sans sa crinière, il faisait plus jeune. Il était toujours là. Avec moi. J'étais heureux.

Vint le temps où les enfants ne voulaient plus l'être. Ils se débarrassaient alors de tout ce qui leur rappelait l'enfance. Moi, je n'en ressentais pas le besoin. Mon ami vit se succéder de nombreux compagnons à ses côtés. Je les aimais tous, bien sûr, mais pas autant que lui. Certes, je ne le trimballais plus partout avec moi. Il passait donc ses journées à m'attendre sagement dans ma chambre avec ses compères. Mais la nuit venant, il était de nouveau présent. De temps en temps, également, je l'emmenais avec moi à travers la maison. Malheureusement, mes câlins avaient de plus en plus raison de son corps fragile : sa queue tomba et dû être rafistolée, ses blessures s'agrandirent et il perdit de son coton. Mais à mes yeux il restait le même fidèle compagnon, toujours là pour me remonter le moral dans les moments difficiles. J'étais heureux.

Je devînt moins petit puis plus grand, plus mature qu'auparavant. Il devînt plus sale et plus affreux, et fragile comme un lépreux. Mes câlineries régulières étaient pour son corps un enfer. Ses blessures s'aggravaient de plus en plus, d'autant plus que ma paillasse infestée de puces le contraignirent à un lavage aussi nécessaire que délétère. Sa place dans mon cœur restait inébranlable, pas lui. Il mourrait à petit feu. Et bientôt viendrait le temps des adieux...

Une amie à moi, couseuse talentueuse, me proposa de remettre à plus tard mon deuil. Cela ne serait pas de tout repos, son état étant bien piteux. Il faudrait recoudre les trous, refaire la queue, lui faire peau neuve. Mais elle y arriverait, elle me l'a assuré. Et puis bon, pour deux bières, ce n'est pas cher payé. Une autre éternité s'écoula, tandis que ma bienfaitrice s'attela. Puis je reçus un message, m'informant de sa situation via une image. Je n'en croyais pas mes yeux. Il était comme neuf, il était si beau, il avait toujours son apparence de lionceau. Ses doigts de fée lui avaient rendu la vie, c'est ce qu'elle me disait : "comme le vieux dans Toy Story !".

Il est là. Dans sa peau neuve. Toujours avec moi. Qu'il vente ou qu'il pleuve. C'est mon ami, mon compagnon, mon confident, mon siamois. Il est la seule partie de moi que j'ai jamais aimée. Le matin sur mon matelas, la nuit dans mes bras. Il est là. Avec moi. Et je suis heureux.